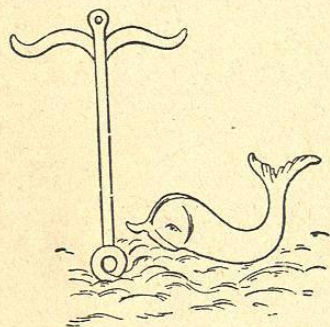


St-Valentin et rappelle des dons offerts à cette basilique suburbaine par un abbé du monastère voisin (1). — Enfin le fragment de mosaïque de la sacristie, représentant l'Épiphanie, provient de l'oratoire de Jean VII, dont nous avons parlé dans la description de St-Pierre du Vatican (2).

1. Cf. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 125 sq.  
2. Supr., p. 116.



## Chapitre septième.

### LA III<sup>e</sup> RÉGION.

LA troisième région ecclésiastique, correspondant aux III<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> d'Auguste, renfermait à peu près la partie de la ville comprise entre la pente du Coelius, le Colisée, St-Pierre-aux-Liens, via Lanza, place Victor-Emmanuel, porte de St-Laurent, porte Majeure, St-Jean-de-Latran.

La III<sup>e</sup> région civile portait le nom d' « Isis et Serapis ».

Le culte de ces deux divinités égyptiennes se répandit beaucoup à Rome sous l'Empire. Il possédait deux temples: l'un près de St-Ignace de la Minerve; l'autre, celui de la III<sup>e</sup> région, entre le Coelius et l'Esquilin Cispius, sur la Via Merulana, près de l'église des Sts-Pierre-et-Marcellin; Serapis est le nom d'Osiris, transformé, à l'époque grecque, en Osiris Apis ou Asarapis, puis en Sérapis. Il y avait en outre, dans cette région: la « Moneta »; la vraie Monnaie, près de l'acropole, était ainsi appelée à cause du temple voisin de Junon Moneta; on doit peut-être en reconnaître une sorte de succursale dans les constructions en pierres carrées qui existent sous l'église de St-Clément, près du temple de Mithra: quelques-uns ont voulu y voir une partie de l'enceinte de Servius Tullius, mais cette enceinte passait beaucoup plus près de St-Jean-de-Latran; — l'Amphithéâtre Flavien, « Ludus magnus », connu depuis sous le nom de Colisée; — les Thermes appelés autrefois Thermes de Titus, qui sont en réalité et de Titus (près du Colisée) et surtout de Trajan (près de St-Martin-aux-Monts); ces derniers étaient de beaucoup les plus grands; on y avait transporté le Laocoon de la maison de Titus, où Pline nous apprend qu'il était primitivement; — le « Porticus Liviae », édifié par Auguste entre les Thermes de Trajan et la petite église de Ste-Lucie-in-Selci.



A cause de l'importance du Colisée comme monument chrétien, il est nécessaire d'en donner ici une petite description (1).

1. Les spectacles nationaux des Romains étaient ceux du cirque, les courses de chars. Les combats de gladiateurs étaient usités plutôt en Campanie et en Toscane, où ils avaient un caractère religieux. On les pratiquait pour apaiser les mânes : de là leur nom de « munera gladiatoria ». Nous les voyons représentés sur les tombeaux étrusques. Ils s'introduisirent à Rome au VI<sup>e</sup> siècle. On les donna d'abord au « Forum Boarium », au « Forum Romanum », au « Circus Maximus » ; mais tous ces lieux étaient peu adaptés à ce genre de spectacle ; on dut donc créer un nouveau genre de monument, le double théâtre ou amphithéâtre. Le plus ancien fut construit en bois sur le « Campus Martius ». Le premier construit en pierres, d'une manière stable, fut celui qu'on éleva en l'an 29, sous le règne d'Auguste, après la bataille d'Actium ; il occupait l'emplacement où fut plus tard la « Curia Innocentiana », où est maintenant la Chambre des députés. Le second, bâti sous Tibère, l'« Amphitheatrum Castrense », a été conservé en partie dans l'enceinte d'Aurélien ; on en voit des restes entre la Porte Majeure et la Porte St-Jean de Latran. Enfin le troisième, le plus magnifique de tous, est l'Amphithéâtre Flavien, commencé sous Vespasien et terminé sous Titus. Des ruines d'autres monuments semblables existent à Vérone, à Capoue, à Pompéi et ailleurs.

Deux sortes de spectacles se donnaient dans l'amphithéâtre : les « ludi gladiatorii » et les « venationes ».

Les gladiateurs étaient organisés en familles, ainsi que l'indiquent souvent les inscriptions. Ils avaient pour chef le « lanista » ; chaque groupe portait un nom en rapport avec ses armes et sa manière de combattre : « retiarum », « Thraces », « Samnites », etc. Nous les voyons représentés dans divers monuments figurés, mosaïques, bas-reliefs sépulcraux, particulièrement dans les mosaïques du grand « Ludus gladiatorius » de Pompéi conservées au Musée de Naples. Les spectacles de gladiateurs étaient ordonnés par l'empereur, les édiles, le magistrat appelé « editor muneris », soit aux frais de l'empereur lui-même, soit aux frais d'une entreprise particulière. Le spectacle débutait par une procession solennelle : les gladiateurs venaient saluer l'empereur ou le personnage le plus important de l'assistance ; puis ils se livraient à une « prolusio » qui n'était qu'un combat fictif : enfin un coup de trompe donnait le signal du véritable combat. Pendant la lutte, on excitait les gladiateurs, au besoin avec les fouets, le feu, le fer. Quand l'un d'eux tombait, il appartenait au personnage principal de décider de son sort : le pouce tourné vers la terre, « pollice deorsum verso », était un ordre de mort ; et Prudence rapporte qu'on vit plusieurs fois les Vestales elles-mêmes faire ce geste horrible. Alors on enlevait le cadavre et on le dépouillait.

Dans les chasses on faisait paraître toutes sortes de bêtes fauves. Des affiches annonçaient le spectacle, ainsi que les noms des gladiateurs ; un programme de ce genre a été trouvé sur les murs de Pompéi. Les lutteurs étaient appelés « bestiarii ». Les spectacles étaient très variés ; on représentait des épisodes historiques, des scènes mythologiques ; il y avait des changements à vue, comme dans les représentations chorégraphiques modernes.

Les spectacles sanguinaires de l'amphithéâtre ne furent pas abolis dès l'introduction du christianisme à Rome. Ils durèrent jusqu'au V<sup>e</sup> siècle ; S. Augustin et Prudence en font mention. Constantin défendit seulement de condamner les esclaves à ce supplice ; il laissa toute liberté aux gladiateurs volontaires. On donna encore des « venationes » en 403, quand Honorius vint triompher à Rome après la guerre des Goths ; mais au milieu de la représentation un ermite, nommé Telemachus, se présenta tout à coup et reprocha vivement à l'empereur et à la foule leurs plaisirs sanguinaires : le peuple

L'amphithéâtre Flavien (1) fut commencé par Vespasien, continué sous Titus, et dédié solennellement en l'an 80, comme nous l'apprennent le récit de Suétone (2) et les médailles frappées à cette occasion. Au début, il n'avait sans doute que trois étages, l'attique devait être en bois : c'est ce qui explique les différents incendies qui s'y produisirent. Au temps de Trajan, on fit une grande restauration ; l'« arena » fut alors élevée. Commode, qui était passionné pour les spectacles de l'amphithéâtre et qui combattait lui-même, embellit beaucoup le monument et construisit un crypto-portique pour le relier à sa maison du Coelius. En 197, nouveaux dommages causés par un incendie, réparés ensuite sous Alexandre-Sévère et Élagabale ; c'est alors probablement que fut construit l'attique en pierres, d'ordre corinthien. En 442, un terrible tremblement de terre abattit une partie de l'amphithéâtre. Le préfet Lampadius, sous Théodose II et Valentinien III, le releva ; on voit près de l'entrée l'inscription qui rappelle les travaux exécutés par ses ordres :

SALVIS DD NN THEODOSIO ET PLACIDO VALENTINIANO AVGG  
RVFVS CAECINA FELIX LAMPADIVS VC ET INL PRAEF VRBI  
HARENAM AMPHITEATRI A NOVO VNA CVM PODIO ET PORTIS  
POSTICIS SED ET REPARATIS SPECTACVLI GRADIBVS RESTITVIT

Au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, dans un nouveau tremblement de terre, l'« arena » s'effondra, il fallut donc encore une restauration, qui fut faite aux frais et par les soins de D. Marius Venantius ; elle est mentionnée dans une inscription voisine de la précédente :

furieux lui jeta des pierres, ce fut le dernier martyr du Colisée. Les combats de gladiateurs furent ensuite interdits ; les chasses continuèrent jusqu'au temps de Théodoric. Les dernières, furent, semble-t-il, celles de 519, à l'occasion du consulat du gendre de l'empereur.

1. Cf. Marangoni, *Delle memorie sacre e profane dell' anfiteatro Flavio*, Roma, 1746 ; Gori, *Le memorie storiche del Colosseo*, Roma, 1875.

2. *Tit.*, VII.



DECIVS MARIVS **V**ENANTIVS  
 BASILIVS **V**C ET **I**NL PRAEF  
 VRB PATRICIVS **C**ONSVL  
 ORDINARIVS **A**RENAM ET  
 PODIVM QVAE **E** ABOMI  
 NANDI TER**R**A**E** MO  
 TVS RVINA **A** PROS  
 TRAVIT SVMTV PRO  
 PRIO RESTITVIT

Nous trouvons ensuite des mentions du monument dans les catalogues régionnaires, puis dans Bède, le premier auteur qui emploie le nom de Colisée. On connaît le mot de cet écrivain: « Quamdiu stat Coliseus, stat et Roma; quando cadet Coliseus, cadet et Roma; quando cadet Roma, cadet et mundus (1). » L'étymologie du nom de Colisée est discutée; il est plus probable qu'il fait allusion à la masse même de l'Amphithéâtre Flavier.

En 1084, les Normands le ravagèrent. Il fut ensuite transformé en une forteresse, qui passa successivement au pouvoir des Annibaldeschi, des Frangipani, de la commune; c'est alors qu'on y construisit des tours, qu'on enleva les parties métalliques, etc. En 1334, on y donna une chasse semblable aux chasses antiques. Un tremblement de terre amoncela de nouvelles ruines. Une partie des décombres a servi à construire des églises et des palais, notamment le palais de St-Marc et le palais Giraud, aujourd'hui Torlonia; mais il est faux qu'on ait jamais détruit à dessein le Colisée, qu'on en ait fait comme une carrière à exploiter. Il aurait subi plus de dégâts, s'il n'avait été, sous Benoît XIV, consacré par la religion, comme le Panthéon et bien d'autres monuments. Les fouilles et réparations modernes ont commencé sous le pape Pie VII; une grande partie de l'« arena » a été décou-

1. *Excerptiones Patrum Collectanea* (P. L., t. XCIV, col. 543).

verte en 1813. Léon XII, Grégoire XVI, Pie IX, puis le gouvernement italien, ont complété les travaux.

Nous pouvons reconnaître la forme primitive du Colisée en étudiant les médaillons de Vespasien, de Titus, de Gordien III, et les bas-reliefs du tombeau des Atherii conservé au musée de Latran.



L'AMPHITHÉÂTRE FLAVIEN.

L'édifice s'élevait sur l'emplacement du jardin de Néron, lequel s'étendait du Palatin à l'Esquilin. C'est à cet endroit qu'était la maison dorée; on en voit les restes sous l'Esquilin, et une partie du pavé de marbre a été trouvée récemment à quatre ou cinq mètres sous terre. Les médailles représentent le monument entre le portique des Thermes de Titus, la « Meta sudans » et la statue colossale de Néron, dont le soubassement existe encore. L'aspect extérieur est celui d'une ellipse. Le mur présente, dans sa hauteur, trois ordres d'architecture, surmontés de l'attique. Au milieu de chaque



arc était placée une statue; des écus de bronze formaient le couronnement. Les arcs étaient au nombre de 80, dont 76 numérotés en chiffres romains: quatre formaient des portes réservées, dont deux pour l'empereur, surmontées de tribunes. De tous ces arcs 47 se sont écroulés.

A l'intérieur, il faut distinguer l' « arena », le « podium », et les degrés.

L' « arena » ou partie centrale était soutenue par des constructions transversales et elliptiques. Fea a cru que tous ces murs, encore visibles, étaient du moyen-âge; d'autres les ont fait remonter indistinctement au temps même de la construction du Colisée. Il faut penser plutôt qu'ils sont de diverses époques. Nibby (1) remarque justement que jusqu'au temps de Trajan il est question de naumachies de l'amphithéâtre; il n'y avait donc pas encore les murs que nous voyons. Mais ensuite aucune mention de ce genre de spectacle: la restauration de Trajan a dû comprendre une élévation de l' « arena », qui en a fait un « pensile ». Nous voyons en effet de semblables constructions dans d'autres amphithéâtres. De ces souterrains on faisait sortir des bêtes, « emersisse feras », pour les changements à vue; on les utilisait aussi pour la manœuvre des machines. On reconnaît un corridor central, où en 1872 on trouva une sorte de rail en bois. Les nombreux puits ou lucernaires pratiqués de chaque côté servaient à faire monter, au moyen d'ascenseurs, les cages des bêtes fauves. Il est impossible de préciser davantage la destination des diverses parties souterraines. De là part un grand ambulacre qu'on doit identifier avec le crypto-portique de Commode.

Le « podium » et les degrés sont décrits par Calpurnius, écrivain du temps de Dioclétien. Le « podium » était orné de grilles dorées; c'était la place réservée aux personnages distingués, consuls, sénateurs, édiles, flamines, vestales. Les niches rectangulaires symétriques pratiquées au-dessus servaient de refuge aux gladiateurs et aux « bestiarii » qui mettaient ainsi l'ennemi dans l'impossibilité de les attaquer autrement que par devant. Les gradins étaient partagés en

1. *Roma antica*, t. I, p. 421.

« cunei » ou secteurs, désignés par le numéro de la porte correspondante; des balustrades ornées de mosaïques formaient la limite des « cunei ». Chaque « tessera » indiquait au spectateur le « cuneus », l'étage (« moenianum ») et le numéro d'ordre de la place qu'il devait occuper. Tout en haut était le bas peuple, protégé par un petit portique, sur lequel étaient disposées des antennes pour dresser le « velarium ». A la manœuvre des voiles étaient préposés des marins, spécialement ceux de Misène, qui avaient leur caserne dans le voisinage. Les programmes faisaient savoir quand on userait des voiles: « Vela erunt ».

Le Colisée nous rappelle des souvenirs chrétiens très nombreux et très touchants. Marangoni et d'autres auteurs ont prétendu que l'architecte même du Colisée, un certain Gaudentius, devenu chrétien, y aurait été mis à mort. Toute cette histoire se fonde sur une inscription, qu'on prétendait provenir de Ste-Agnès, et qui se conserve dans la crypte de Ste-Martine:

SIC PREMIA SERVAS VESPASIANE DIXE	PREMIATVS FS MORTE GAUDENTI LETARE
CIVITAS VRI GLORIE TVE AVTORI	PROMISIT ISTE DAT KRISTVS OMNIA TIBI
QVI ALIVM PARAVIT THEATRVM IN CELO	

Mais les formules et la paléographie de cette inscription prouvent que certainement elle n'est pas authentique. Les chrétiens ne se permettaient pas d'objurgations contre l'empereur, et jamais dans les inscriptions anciennes les I ne portent le point comme dans celle-ci. Elle est l'œuvre de quelque faussaire, émule du fameux Pirro Ligorio.

Nous avons des souvenirs autrement sérieux, qui permettent, malgré les doutes émis récemment sur la valeur de la tradition, d'affirmer que beaucoup de chrétiens ont trouvé la mort au Colisée. La lettre de S. Clément aux Corinthiens (1), les Actes authentiques des martyrs de Lyon, cités par Eu-

1. *Ep. I ad Cor.*, v. (P. G., t. I, col. 220).



sèbe <sup>(1)</sup>, les Actes de Ste Perpétue, disent qu'un grand nombre de disciples de Jésus-Christ furent livrés aux bêtes dans les divers amphithéâtres; suivant Tertullien <sup>(2)</sup>, ce supplice aurait peut-être été le plus commun; il n'arrivait pas un malheur public sans que retentît aussitôt le cri féroce: « Christianos ad leonem ».

Nous savons le nom d'un illustre personnage qui fut ainsi exposé dans l'amphithéâtre Flavien. C'est S. Ignace d'Antioche, au temps de Trajan. Ses Actes, sans être contemporains, sont très anciens. Dans sa lettre aux Romains <sup>(3)</sup>, il fait allusion au genre de supplice qui l'attend, et leur demande de ne pas intercéder en sa faveur. Il fut dévoré par des lions, sous le consulat de Sura et Sénécion (107); il ne resta de son corps que les gros ossements, dont peut-être les uns furent laissés à Rome, et les autres portés à Antioche « extra portam Daphniticam ».

On pourrait ajouter peut-être S. Eustache, martyr sous Hadrien, vers 120; — Ste Martine, mise à mort, d'après ses Actes, probablement vers le III<sup>e</sup> siècle; — SS. Abdon et Sennen (258), sous Valérien, déposés d'abord dans un endroit secret, puis sur la Via Portuensis, enfin transférés à St-Marc par Grégoire IV; — Ste Darie, femme de Chrysante, ensevelie sur la Via Salaria (258); — un groupe de plusieurs soldats, sous Claude le Gothique (268); — enfin la plupart de ceux dont on dit qu'ils furent immolés « in theatro, — juxta simulacrum solis » (la statue de Néron, qui le représentait sous les traits d'Apollon). On peut remarquer que la préfecture de Rome, qui condamna tant de chrétiens, s'élevait non loin du Colisée, près du temple de Tellus, « in Tellude ».

1. *Hist. eccles.*, l. v, c. I (*P. G.*, t. XX, col. 424).

2. *Apol.*, XXX, XL (*P. L.*, t. I, col. 445, 480).

3. *Ad Rom.*, IV (*P. G.*, t. V, col. 689).

### § I. St-Clément <sup>(1)</sup>.

L'église de St-Clément est certainement remarquable par son antiquité et son importance; mais il y a lieu de faire, au point de vue de l'ancienneté, des distinctions qui ont échappé à tous les auteurs antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle. Tous les archéologues jusqu'à Nibby croyaient que l'église avait conservé sa forme primitive et la regardaient comme le type parfait de la basilique constantinienne: or les fouilles de 1857 montrèrent qu'il y avait au-dessous une autre église plus ancienne. S. Jérôme au IV<sup>e</sup> siècle <sup>(2)</sup> signale à Rome une église en l'honneur de S. Clément, évidemment celle-ci. Le pape de ce nom, troisième successeur de S. Pierre, est-il le même dont parle S. Paul <sup>(3)</sup>? Origène l'admet <sup>(4)</sup>; Mgr Duchesne ne le croit pas <sup>(5)</sup>. On n'a en tout cas aucun motif sérieux de l'identifier avec le consul martyr Fl. Clemens, comme certains l'ont voulu faire.

Sur S. Clément nous avons des documents authentiques et des documents légendaires. Parmi les premiers il faut citer la Lettre aux Corinthiens, publiée par Patritius Junius (Oxford, 1633) et par Bryennios (1876); parmi les seconds, les *Recognitiones*, les *Pseudo-Clementinae* et les Actes. Les *Recognitiones* sont mentionnées par Origène dès le début du III<sup>e</sup> siècle. Les Actes, compilés au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle, placent son martyre et son tombeau à Cherson en Crimée. L'église de Rome devait donc rappeler un autre souvenir, sans doute celui d'une habitation où Clément avait réuni les chrétiens. D'après le *Liber pontificalis*, son père s'appelait Faustin et habitait dans la région du Coelius: ce même nom de Faustus ou Faustinus se trouvant aussi dans la famille

1. Cf. Rondinini, *De S. Clemente papa et martyre ejusque basilica in urbe Roma*, 1706; — Mullooly, *Saint Clement pope and martyr and his basilica in Rome*, 2<sup>e</sup> éd., 1873; — de Rossi, *Bullett.*, 1870, p. 149 sq. (édit. franç.).

2. *De viris inl.*, c. xv (*P. L.*, t. XXIII, col. 634).

3. *Philipp.*, IV, 3.

4. *In Joan.*, I, 29 (*P. G.*, t. XIV, col. 293).

5. *Les origines chrétiennes*, p. 176.



des Acilii Glabrones, M. de Rossi <sup>(1)</sup> conjectura qu'il pouvait y avoir des liens de parenté ou de clientèle entre Clément et cette illustre famille.

L'antiquité de l'église n'est pas douteuse. S. Jérôme, qui nous en parle, quitta Rome en 385, et il atteste qu'elle existait déjà depuis longtemps : « Memoriam nominis ejus usque hodie Romae extracta ecclesia custodit. » On en trouve une autre preuve dans une médaille d'esclave que Baronius vit dans la collection de Lelio Pasqualini et qui avait été trouvée à cet endroit <sup>(2)</sup>. Cette médaille rappelle, sur l'une de ses faces, le « dominicum Clementis » : or cette expression est plus ancienne que celle de « titulus, ecclesia, basilica » ; on la rencontre dans S. Cyprien <sup>(3)</sup>. Enfin, au-dessous de la basilique inférieure du IV<sup>e</sup> siècle, il y avait une ancienne maison romaine qui a été conservée pour servir comme de confession.

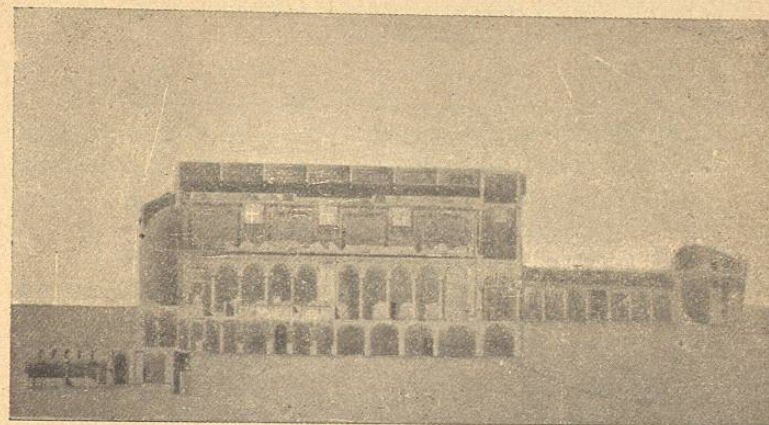
Nous voyons en effet à St-Clément un exemple important, presque unique, de stratification monumentale.

Tout à fait en bas, au niveau le plus ancien, il y a un mur en « opus quadratum », du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle de Rome, on y accède par un petit escalier qui part du fond de la basilique primitive. Des inscriptions trouvées près de là ont fait penser à M. de Rossi que cet édifice était un bureau de la monnaie ; le bureau primitif était sur le Capitole, près du temple de Junon Moneta, mais il aurait pu être transporté là sous l'Empire. Au-dessus nous avons un monument de l'ère impériale, une maison patricienne du I<sup>er</sup> siècle ; une statue du bon Pasteur qui y a été recueillie prouve que ses propriétaires furent chrétiens. A un niveau supérieur, une basilique ancienne sur l'origine de laquelle nous n'avons aucun document, mais qu'à cause de sa forme on peut attribuer au IV<sup>e</sup> siècle. Au-dessus de celle-ci s'élève la basilique du moyen-âge, qui elle-même se trouve maintenant au-dessous de la rue.

1. *Bullett.*, 1863, p. 29.

2. Cf. De Rossi, *Bullett.*, 1863, p. 25.

3. *De opere elemos.*, xv (*P. L.*, t. IV, col. 613).



ABSIDE ST-CLÉMENT (coupe longitudinale). (Entrée de l'église).

1<sup>er</sup> NIVEAU : tout en bas, une construction antique, en « opus quadratum », de l'époque républicaine, peut-être du VI<sup>e</sup> siècle de Rome (II<sup>e</sup> avant J.-C.).

2<sup>e</sup> NIVEAU : maison romaine du I<sup>er</sup> siècle de l'époque impériale, peut-être la maison même où S. Clément réunissait les fidèles. — A ce même niveau, ancien « spelaeum » du culte mithriaque.

3<sup>e</sup> NIVEAU : basilique primitive, bâtie au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, en souvenir de S. Clément, et accessible jusqu'au XI<sup>e</sup> ; ensuite enfouie, et retrouvée en 1857.

4<sup>e</sup> NIVEAU : basilique du moyen-âge (commencement du XII<sup>e</sup> siècle), qui sert actuellement au culte.

Cette remarquable stratification archéologique résume une histoire de quatorze siècles d'exhaussements successifs.



L' « atrium » de la basilique primitive est encore caché ; il devait correspondre à l' « atrium » actuel. Il reste le « narthex », les trois nefs et l'abside, une assez grande partie du pavé, des traces de la « schola cantorum ». L'autel et les ambons ont été transportés dans la basilique supérieure. La basilique fut sans doute décorée sous le pontificat de Sirice, dont le nom se lit sur des fragments d'inscriptions fixés aux parois du grand escalier moderne. Au V<sup>e</sup> siècle, on y célébra un concile contre les Pélagiens : « Die cognitionis resedimus in S. Clementis basilica », écrit le pape Zosyme (417-418) aux évêques de l'Afrique (1). Au VI<sup>e</sup> siècle, le pape Jean II y fit une restauration ; c'est son nom, et non celui d'un autre Jean, que l'on voit en monogramme sur les grilles de marbre entourant l'autel ; une inscription de St-Pierre-aux-Liens précédemment citée (2) nous apprend qu'avant son élévation au pontificat il s'appelait Mercurius : or c'est précisément le nom qui se retrouve gravé sur l'épistyle de l'autel et les colonnes du baldaquin, érigés par lui quand il était prêtre de ce titre. A la fin du même siècle, S. Grégoire y prononça une de ses homélies (3). De nouveaux travaux y furent exécutés sous Hadrien I<sup>er</sup>, Léon III et Léon IV. Elle était encore accessible au XI<sup>e</sup> siècle, car nous possédons l'épithaphe gravée sur un tombeau de l'an 1055. La basilique supérieure fut bâtie au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, sous Pascal II, par un cardinal nommé Anastase. Cette reconstruction avait pu être rendue nécessaire par les ravages de Robert Guiscard, qui s'étaient étendus de la « porta Asinaria » au Capitole (1084).

Décrivons d'abord la basilique inférieure. On y descend par un escalier moderne. On remarque sur les parois des fragments épigraphiques auxquels il a déjà été fait allusion : à droite, des fragments damasiens où on pourrait soupçonner le nom de Clément :

1. *P. L.*, t. XX, col. 650.

2. *Supr.*, p. 257.

3. *Hom.* xxxiii (*P. L.*, t. LXXVI, col. 1238 sq.).